

Elisabeth Horem

Le Ring

roman

nouvelle édition revue et corrigée



camPoche

« Le Ring »,
Prix Georges-Nicole 1994,
Prix 1994 de la Commission de littérature française
du Canton de Berne,
Prix Michel-Dentan 1995,
a paru en édition originale en 1994
chez Bernard Campiche Éditeur, à Yvonand

Cet ouvrage est publié avec l'appui
du Service des Affaires culturelles du Canton de Berne

« Le Ring »,
cent cinquantième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le onzième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,
Huguette Pfander, Marie-Claude Schoendorff
et Julie Weidmann
Couverture et mise en pages: Bernard Campiche
Photographie de couverture: Elisabeth Horem
Photogravure: Bertrand & Cédric Lauber, Color+, Prilly
Impression et reliure: Imprimerie Clausen & Bosse, Leck
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 2-88241-150-2
Tous droits réservés
© 2005 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

PREMIÈRE PARTIE

EN L'ESPACE de quelques minutes Louise venait de lui annoncer des faits nouveaux pour lui et fort désagréables.

La surprise était complète. Et pour comble, Gilles avait obtenu un poste dans une faculté américaine.

L'Amérique. Rien que ça.

Il y avait du soleil et il faisait chaud derrière la vitre sans rideaux. Louise retira son foulard. Elle portait au cou un petit pendentif de diamants qu'il reconnut tout de suite. Une colère sourde lui fit battre les tempes.

— Qu'est-ce qui te fait sourire ?

Il avait donc souri ? Il n'en avait pourtant nulle envie, mais puisqu'elle l'avait vu sourire, tant mieux.

Porté par ce sourire il répondit, désinvolte :

— C'est amusant que vous partiez, parce que je pars, moi aussi. J'allais justement te l'annoncer.

Touché. Le sourcil interrogateur, elle le regardait par en dessous, attendant qu'il continuât. Comme il se taisait, elle demanda « Où ça ? » avec un petit rire hargneux dans la voix.

Il fut d'abord tenté de répondre que ce qu'il faisait ne la regardait plus, mais il aurait risqué d'être brutal, de perdre l'avantage. Il improvisa :

— Tahès.

Il ne se rappelait plus exactement comment ils s'étaient rencontrés, Gilles et elle. De fait, ils s'étaient tout de suite bien entendus. Elle lui reprochait d'être froid avec lui, elle voulait qu'il l'invitât plus souvent.

Un jour, il les avait aperçus dans un restaurant, par hasard. Ils ne pouvaient pas le voir de l'endroit où ils étaient assis, mais lui les avait bien observés grâce à un effet de miroir. Ils n'avaient pas du tout l'air d'un couple d'amoureux. Cela faisait plutôt déjeuner d'affaires. Elle ne lui avait pas parlé de cette rencontre, et il n'avait rien dit non plus.

Aujourd'hui, ils partaient bras dessus, bras dessous pour une nouvelle vie qu'il n'arrivait pas à s'imaginer. Ils allaient traverser un océan, et lui resterait seul sur le rivage. Cette idée était insupportable, et il avait lancé un nom de ville au hasard, pour ne pas être celui qu'on abandonne sur la grève.

Il venait de tomber dans le vieux piège du dépit amoureux.

En attendant Louise dans ce café de la vieille ville où ils s'étaient donné rendez-vous, Quentin avait lu le journal. Il avait parcouru distraitement les titres, jetant de temps à autre un coup d'œil dehors. Comme Louise n'arrivait pas, il avait commencé à regarder les

petites annonces. L'une d'elles s'adressait à un homme entre trente et quarante ans, célibataire de préférence, ayant fait des études universitaires (la branche n'était pas précisée). Il devait être doué d'une bonne faculté d'adaptation et aimer voyager. La réponse était à envoyer à Tahès – ville dont le nom seul était pour lui chargé d'exotisme.

Aussi, lorsqu'il se trouva en face de Louise, le cœur aux abois et l'œil rivé à ce pendentif que Gilles avait osé puiser pour elle dans le coffret à bijoux de leur mère, le nom de Tahès se présenta immédiatement à son esprit.

L'après-midi fut pénible. Ses collègues l'agaçaient. La sonnerie du téléphone lui tapait sur les nerfs. Même le soleil d'avril dont il s'était réjoui comme tout le monde le matin l'incommodait. Il prétextait une rage de dents et rentra chez lui.

Il dévora une tablette entière de chocolat (ce qu'il regretta immédiatement) et se demanda s'il n'aurait pas mieux fait de rester au bureau.

Il ne se passait guère de jour sans que lui revînt à la mémoire ce souvenir atroce et lancinant d'un corps allongé sur le trottoir, recouvert d'un imperméable rose.

Il venait d'avoir sept ans. Sa mère l'avait envoyé acheter du lait. « Fais attention de ne pas la casser », lui avait-elle dit. Il était parti tout fier, serrant une grosse pièce dans une main et tenant dans l'autre le filet à provisions avec une bouteille vide. La laiterie

n'était pas bien loin, mais comme il devait traverser deux rues, c'était tout un voyage.

Il était revenu à petits pas, craignant toujours de casser la bouteille. Trente ans plus tard il se rappelait encore le contact froid du verre sur ses jambes nues, à travers les mailles du filet.

Devant leur immeuble, il y avait un attroupe-ment autour de quelque chose qu'il ne voyait pas. La police était là. Il avança pour voir, à la fois curieux et intimidé. Il entendit quelqu'un dire « Mon Dieu, c'est le gosse ! » et les gens s'écartaient de lui comme s'il leur avait fait horreur.

Une femme gisait sous un imperméable dont la couleur lui plaisait beaucoup : un joli rose vif que malheureusement on ne faisait jamais porter aux petits garçons.

Sa mère venait de se jeter du cinquième étage. La suite était plus confuse dans sa mémoire. Il avait dû tomber, car la bouteille de lait s'était cassée. Une voisine l'avait emmené chez elle et lui avait donné des chaussettes propres parce que les siennes étaient pleines de lait, et elle lui avait badigeonné le genou de mercurochrome. Plus tard, la tante Cathy était venue le chercher. Gilles était en pension, il n'avait pas vu leur mère couchée sous l'imperméable. Ce jour-là, elle portait au cou le petit trèfle de diamants.

RIEN n'est éphémère comme l'actualité. La preuve en est que le journal dont les gens s'emparaient hier avec avidité n'intéresse plus personne aujourd'hui. Un nouveau journal à l'encre fraîche le rend caduc et le réduit à la condition inférieure de papier mort : il sert à envelopper les pommes de terre au marché ou à tapisser le fond des boîtes à ordures.

Quentin eut de la peine à se procurer le journal de l'avant-veille. Il dut pour cela fouiller une pile de journaux qu'un voisin avait déposée bien ficelée au pied d'une poubelle.

Il retrouva l'annonce qu'il cherchait, la déchira grossièrement de la page et la mit dans sa poche.

Il fut un peu étonné par la réponse qu'il reçut : un certain M. Moser lui écrivait de Tahès que sa candidature avait été retenue et que lui-même, directeur de la Société Parker, serait heureux de l'accueillir comme collaborateur à partir du premier juin.

Tant de facilité déconcertait. Sur les activités de cette société, pas un mot. Aucun détail n'était donné

concernant le genre de travail qui lui serait demandé. Il était précisé – c'était le seul élément concret de la lettre – qu'il devrait avancer le prix du billet d'avion, lequel lui serait remboursé sur place au moment de la signature du contrat. Enfin, on le priait de bien vouloir confirmer sa venue dès que possible.

Il fallait se rendre à l'évidence, tout cela n'avait pas l'air très sérieux. Et lui non plus n'était pas sérieux. L'idée d'un départ pour Tahès avait été jetée au hasard, et il avait encore prolongé un peu la plaisanterie en répondant à l'annonce. Il n'avait jamais eu vraiment l'intention d'abandonner tout à coup son travail ni de s'expatrier, simplement parce que sa maîtresse épousait son frère. Grand bien leur fasse. La lettre de ce Moser venait clore l'affaire. Il fallait la mettre au panier, et avec elle le souvenir de cet épisode.

Mais ce qu'il avait lancé comme une boutade avait pris corps un peu chaque jour et, en attendant une réponse de Tahès, il s'était mis à y croire.

Il relut la lettre.

Le papier à en-tête le rassura un peu. La mention d'un télex lui parut un signe encourageant. L'absence de toute précision était peut-être dictée par un souci de discrétion.

Il essaya de s'imaginer chargé, qui sait ? de missions secrètes. Cela ne tenait pas debout, mais il regardait déjà la lettre avec plus d'intérêt.

Il la posa sur un coin de son bureau.

DE TEMPS À AUTRE, l'araignée lumineuse d'une ville dérivait lentement sous le flanc de l'appareil, puis disparaissait. D'inexplicables chemins pailletés rayaient les ténèbres et finissaient mystérieusement comme des fils de la vierge rompus, soudain livrés aux grands vents interstellaires.

Puis l'appareil commença à descendre vers Tahès, glissant sur une aile, puis sur l'autre, toujours plus lentement, comme si là-haut d'invisibles amarres l'avaient retenu. Sans cesse sous l'aile noire de l'avion naissaient des cercles, des triangles, des étoiles, et Quentin se dit que des hommes avaient travaillé à tracer ces figures et que leur œuvre, fruit d'une peine quotidienne, les avait dépassés à leur insu pour aller s'inscrire dans le concert des planètes. De cette mosaïque lumineuse se dégageait l'image d'une autre humanité plus belle, plus unie, désincarnée, admirable. Il ferma les yeux jusqu'au moment où il sentit sous l'appareil le grain dur de la piste. Le charme était rompu. Seules de petites lampes bleuâtres, phosphorescents myosotis, formaient encore des lignes droites partant vers l'infini. Puis ce fut le chaos : l'amoncellement des valises, la cohue, la cacophonie des haut-parleurs. Les gens titubaient, pitoyables sous le poids de leurs bagages, faisaient

sans cesse des écarts pour éviter des obstacles comme des fourmis désemparées. Il ne restait plus rien de ce monde harmonieux entraperçu quelques instants plus tôt – ce monde où un même souffle passait sur la Voie lactée et les villes humaines.

Pour la première nuit on l'avait logé au Grand-Hôtel. Sa chambre donnait sur un coin de pelouse assez agréable, mais comme elle était au premier étage il n'y avait pas ce qu'on appelle « une vue ». Il en éprouva une légère déception parce qu'il s'était imaginé assis ce premier soir à Tahès, sur le balcon de sa chambre, tenant à la main un verre de whisky où auraient tinté des glaçons et regardant, plongeant dans l'eau noire comme des banderilles, les reflets des berges éclairées.

Or il n'en fut rien puisque sa chambre n'avait pas de balcon donnant sur l'Ovir et qu'il n'avait aucune envie de boire du whisky – boisson qu'il n'aimait pas particulièrement. Il avait surtout sommeil.

On avait posé sur la table une gazette en anglais. Il en parcourut les titres et faillit s'endormir. Le plus sage était de se coucher, car le décalage horaire allait lui faire perdre trois heures de sommeil et il devait se présenter à la Société Parker assez tôt le lendemain matin.

L'immeuble où se trouvaient les bureaux de la société était facile à repérer : aucune autre façade sur le Ring – et sans doute dans toute la ville – ne pré-

sentait ces couleurs de confiserie glacée (cassis, fraise, pistache). Les murs du hall étaient presque entièrement recouverts de plaques de marbre gravées de toutes sortes d'inscriptions suivies d'un numéro d'étage. Cela faisait penser à certaines chapelles tapissées d'ex-voto. Ou à un columbarium.

La secrétaire qui accueillit Quentin n'avait pas l'air au courant de son existence. Elle lui dit d'attendre un moment et disparut derrière une porte. Tout près de l'entrée, un homme lisait un journal. « Un canard », jugea Quentin d'après les gros titres. Une bague à pierre attirait l'attention sur les doigts épais couverts de poils noirs. Rien dans ce personnage ne trahissait qu'il eût remarqué sa présence.

Des objets étaient exposés dans une armoire vitrée. On pouvait y voir un modèle réduit de tracteur, des poupées folkloriques, des napperons brodés de couleur grisâtre et deux assiettes décorées de petites fleurs peintes à la main, vraisemblablement des échantillons de l'artisanat local. Le tout était passablement poussiéreux. Au-dessus de l'armoire trônait une coupe, trophée de quelque match de football.

Quentin sursauta presque lorsque la porte s'ouvrit. Ce n'était qu'une femme qui apportait une tasse de café. Elle avait un visage déplaisant, blanchâtre, rond et plat comme une lune. Elle passa près de lui sans lui prêter la moindre attention et déposa la tasse sur le bureau de l'homme qui grogna derrière son journal.

La secrétaire tardait à revenir et Quentin commençait à se demander s'il n'y avait pas un malentendu. Il chercha à se rassurer en se disant qu'on lui

avait réservé une chambre au Grand-Hôtel, une chambre dont le luxe l'avait même un peu flatté, et que c'était la meilleure preuve qu'il était attendu.

Elle revint enfin, lui fit parcourir un couloir encombré de cartons et de dossiers posés à même le sol et l'introduisit dans un bureau dont l'exiguïté le frappa d'autant plus qu'il avait eu le temps de lire sur la porte : *Salle de conférences*.

L'homme qui le reçut avait l'air fatigué, malade même. Il avait du mal à finir ses phrases et se passait souvent la main sur les yeux, comme quelqu'un qui a mal dormi et que la lumière gêne. Il s'enquit d'abord de la santé de Quentin, lui demanda s'il avait fait bon voyage, si la chambre d'hôtel lui convenait.

Il parlait d'une voix hésitante, comme s'il avait de la peine à rassembler ses idées. La venue de Quentin à la Société Parker n'avait pas l'air de l'intéresser le moins du monde. Il y eut un silence. Il prit appui sur ses coudes, déplaça le buste en avant et entreprit de joindre les doigts deux à deux avec application : le pouce avec le pouce, l'index avec l'index et ainsi de suite. Lorsque les auriculaires se trouvèrent réunis, il reprit :

— Malheureusement le directeur est justement absent. Il a dû partir pour quelques jours dans le sud du pays. Il m'a chargé de vous dire combien il regrettait de ne pas être là pour vous accueillir. Mais comme il est parti un peu précipitamment, il n'a pas eu le temps de m'informer en quoi consisterait au juste votre travail ici. C'est fâcheux, je sais. Enfin, si j'ai bien compris, ce n'est pas tant pour vous confier une tâche particulière que M. Moser vous a demandé

de venir (nous avons des employés locaux très qualifiés, voyez-vous, et tout à fait compétents) euh... que pour le soutenir, l'aider d'une manière générale et euh... pour renforcer l'encadrement, comment dire?... « européen », oui c'est cela, renforcer l'encadrement européen de notre maison.

Il se frotta encore une fois les yeux en laissant échapper un soupir de soulagement comme si pour lui, maintenant, le plus dur était passé.

— M^{me} Farges va vous montrer votre bureau. N'hésitez pas à lui demander tous les renseignements que vous voudrez en ce qui concerne votre installation ici. Vous pouvez aussi vous adresser à M. Masko, notre assistant local pour... euh... pour toutes sortes de questions.

Dans un suprême effort il se leva de sa chaise pour lui tendre la main. À ce moment-là seulement, Quentin s'aperçut qu'il empestait l'alcool.

Le bureau où le conduisit la secrétaire était bien meublé mais n'avait pas de fenêtre, ce qui le confirma dans la sale impression qu'il retirait de tout cela. Une gravure accrochée au-dessus du bureau représentait un coucher de soleil sur un lac. En la regardant de plus près, il vit que ce qu'il avait d'abord pris pour des rochers étaient en fait des crocodiles se prélassant au bord de l'eau – qu'il imagina trouble et bourbeuse. Derrière lui quelque chose roula, puis tomba avec un bruit sec : c'était une pendule qui égrenait des billes de métal à raison d'une par minute.

TOUT s'était réglé très rapidement. L'adjoint de Moser (dont il n'avait toujours pas appris le nom) avait accepté sa démission sans faire aucune difficulté. Il avait l'esprit ailleurs et n'écoutait pas vraiment ce qu'on lui disait. Apparemment l'encadrement européen de la maison Parker ne lui tenait pas du tout à cœur, et il semblait se soucier fort peu de ce que son chef pourrait en penser.

Lorsque Quentin referma pour la dernière fois la porte sur les crocodiles et la pendule, il eut le sentiment de l'avoir échappé belle. La seule personne qui lui avait plu était Masko, aussi passa-t-il encore dans son bureau pour lui dire au revoir.

Tout ce que Masko lui raconta à propos de la Société Parker et des deux hommes qui la dirigeaient le conforta dans sa certitude d'avoir bien fait de partir.

— Oui, vous avez très bien fait, lui dit Masko. Vous avez sans doute d'autres projets à Tahès, n'est-ce pas ?

Cette question toute simple embarrassa Quentin qui n'avait aucun projet d'aucune sorte. Il pensait vaguement rentrer en Europe, mais au fond, il n'en avait aucune envie. Alors Masko lui suggéra de passer au consulat : il avait entendu qu'on y cherchait de

toute urgence un nouveau collaborateur pour la section des visas.

— Ils seront sûrement heureux de pouvoir renforcer l'encadrement européen du personnel local, ajouta-t-il avec un regard amusé.

Un petit silence suivit. Il y avait encore autre chose dans le regard de Masko, mais Quentin n'arrivait pas à définir ce que c'était. Il lui dit au revoir un peu froidement.

Le Grand-Hôtel n'était pas très loin et il n'avait pas jugé utile de prendre un taxi, mais il faisait si chaud qu'il le regretta bientôt. Arrivé à mi-chemin, il se sentit terriblement las. Le bruit de la circulation sur le Ring était assourdissant. Il avait oublié ses lunettes de soleil et il avait l'impression que la lumière lui vrillait les tempes. L'hôtel paraissait reculer toujours, comme un mirage. Il finit tout de même par y arriver, soulagé à l'idée qu'il pourrait enfin se coucher. Il avait une migraine épouvantable.

Dans l'ascenseur, ce qu'il avait vainement cherché un peu plus tôt lui apparut comme une évidence : c'était le mépris.

... QU'EST-CE que c'est encore que cet olivier? (C'est Rosemonde Goult qui parle.) Il paraît qu'il aurait dû travailler pour je ne sais quelle société ici, mais qu'il a quitté son travail dès le premier jour. C'est bizarre, parce qu'il était venu à Tahès exprès pour ça, pour travailler dans cette boîte, enfin c'est ce qu'on m'a dit. Il a dû se passer quelque chose pour qu'il abandonne sa place comme ça, dès le premier jour. En tout cas, c'est sûrement quelqu'un de pas très stable. Ça ne m'étonnerait pas qu'il quitte bientôt son travail ici aussi. Trente-sept ans, ce n'est plus si jeune pour changer tout le temps de travail, j'ai vu son passeport. Quentin Corval, drôle de prénom. Je n'en ai jamais rencontré, des Quentin, à part la ville qui s'appelle Saint-Quentin, tiens, justement. C'est joli d'ailleurs, comme prénom, il faudra que je l'écrive à ma nièce qui attend un bébé et qui cherche un prénom. (Agnès! Vous m'avez encore volé mon agrafeuse!) On lui a dit que c'était un garçon, mais il y a des erreurs. D'ailleurs je ne sais pas si moi, j'aurais voulu qu'on me dise: « Vous attendez une fille, vous attendez un garçon. » Ça fait idiot si une femme vous dit: « J'attends Caroline ou Claude-Henri », bref, c'est pour le mois prochain, ça va tomber en plein été, la pauvre. Enfin, il fera

toujours moins chaud qu'ici – encore qu'il y ait des étés chez nous où il peut faire drôlement chaud aussi. Claudine, c'est toujours vous qui coupez la climatisation, remettez-la donc, on étouffe. Je ne sais pas ce que j'ai, je suis complètement à plat aujourd'hui. J'ai dû manger quelque chose qui n'est pas passé. J'aurais dû me méfier des crevettes hier soir, par cette chaleur...

C'est ainsi que Paul Gaudin entendit parler de Quentin pour la première fois. Il pensa qu'il faudrait sûrement aider ce Corval à trouver un logement. Et aussi qu'il devenait urgent de faire quelque chose pour insonoriser les bureaux. Puis il réfléchit qu'il n'était jamais allé dans aucune ville appelée Saint-Quentin, ou alors il y avait très longtemps de cela, oui peut-être, avant d'avoir rencontré Jeanne en tout cas, et il avait oublié.

Quentin Corval. Le nom lui-même lui évoquait un château médiéval en pierre noire, quelque part en Irlande ou en Écosse, dans un paysage sauvage de roches grises et de tourbières. (Un vent froid chargé d'embruns court en sifflant sur l'herbe rase.) Mais le rapport ouvert sur son bureau ne lui permit pas d'approfondir cette vision, et il fit sortir Quentin Corval de son esprit.

QUELQUES semaines après son arrivée, Quentin était encore loin de connaître Tahès. Ses habitudes naissantes avaient déjà tué sa curiosité du début et, il le sentait lui-même, il n'en apprendrait sans doute guère plus sur la ville.

C'était une ville immense. Lorsqu'on la regardait depuis le restaurant panoramique L'Himalaya, elle s'étendait à perte de vue. L'horizon était toujours noyé dans une couche de smog plus ou moins épaisse selon la force du vent, et certains jours on avait du mal à distinguer de chez lui le Grand-Hôtel, pourtant distant d'à peine trois cents mètres. Sous cette brume, la ville apparaissait sans structure ni limite, comme un immense marécage humain. Ce qu'on appelait le « centre-ville », mais qui n'était en réalité qu'un quartier parmi d'autres, s'inscrivait à l'intérieur du « Ring », large boulevard dessinant sur le plan de la ville un cercle parfait. Une vingtaine d'années auparavant, tous les étrangers résidant à Tahès étaient tenus d'habiter sur le Ring et nulle part ailleurs. Avec le nouveau régime cette règle avait été levée ainsi que bien d'autres, mais curieusement l'usage était resté, et les étrangers y demeuraient encore maintenant, à de rares exceptions près. Ce qui avait été institué comme une contrainte et ressenti

comme tel s'était peu à peu révélé plus commode qu'on ne pensait. La liberté de déplacement n'en était aucunement diminuée, bien au contraire, puisqu'on évitait ainsi pas mal d'embouteillages. D'autre part, le Ring avait ceci de particulier qu'il était surélevé de plusieurs mètres par rapport au sol, tel un grand toboggan circulaire. Les immeubles qui le bordaient avaient leur entrée au niveau du Ring, mais ce qui semblait être le rez-de-chaussée était en réalité le premier étage. L'illusion était encore renforcée par la présence devant les immeubles de maigres jardins. En fait, la plupart de ces jardinets consistaient, à y bien regarder, en de simples haies d'arbustes en pots alignés derrière les grilles.

Cette répartition de la colonie étrangère sur un même boulevard offrait, en particulier pour les diplomates, l'avantage de simplifier les contacts. Dans toute autre capitale, il est difficile d'aller au cours d'une même soirée à une fête nationale, à un ou deux cocktails et encore à un dîner. À Tahès, c'était possible. Les différentes maisons où l'on était invité se trouvant toutes sur le Ring, il suffisait de s'arrêter successivement aux endroits voulus. Le retour se faisait tout naturellement en bouclant la boucle, et on se retrouvait fort commodément chez soi, sans avoir eu à errer dans des quartiers inconnus, à déchiffrer dans des lieux mal éclairés des noms de rues écrits en d'étranges caractères, à perdre son chemin sous l'effet de la fatigue, du dépaysement ou de l'alcool.

Mais, Dieu soit loué, Quentin n'était pas diplomate, et son poste tout à fait subalterne au consulat

lui épargnait la peine de parcourir toutes les nuits ce circuit de treize kilomètres. Le soir, il préférait rester chez lui à lire ou à regarder les programmes de la télévision locale auxquels il ne comprenait rien, mais qui, justement pour cela, le délassaient.

Il aimait bien son nouvel appartement. Il l'avait presque installé mais manquait de courage pour arranger certains détails et en finir une bonne fois. Tel qu'il était, l'appartement lui convenait déjà, et il savait bien que les dernières choses qui restaient à faire : accrocher quelques tableaux, faire faire des rideaux ou bien changer le dessus de verre d'une petite table qu'il avait cassé le premier jour en y posant une casserole brûlante, ces choses-là ne seraient jamais faites.

Louise aimait se démener pendant des journées entières pour modifier des arrangements commodes et éprouvés ou faire réparer des choses qui fonctionnaient. Elle était de ces gens qui se passionnent pour des histoires de robinets à changer ou de chaudières à réviser. Si elle avait été là, elle aurait pris les choses en main et n'aurait eu de cesse qu'elle n'eût accroché des gravures, commandé des rideaux et fait remplacer la plaque de verre. Ne pas faire tout cela sonnait un peu comme une revanche, et il y prenait un certain plaisir.

Tout s'était finalement bien arrangé. Au consulat, il était libre l'après-midi à partir de deux heures. Le matin, il commençait nettement plus tôt que

dans son précédent poste, mais puisque ses collègues ne se gênaient pas pour arriver en retard et partir à l'heure, il ne tarda pas à faire comme tout le monde.

À son arrivée, on faisait des travaux de réfection dans l'aile où il aurait dû travailler, aussi s'installa-t-il provisoirement dans une petite annexe préfabriquée située derrière le bâtiment principal, au fond d'une espèce de jardin.

Il y avait là des toilettes et un lavabo, un réfrigérateur, une bouilloire électrique et des tasses pour faire du café, ce qui lui permettait de rester tapi tout le jour dans son trou. On venait rarement l'y déranger, puis on l'oublia tout à fait. Assez vite il n'eut plus affaire qu'au planton qui lui apportait de temps en temps des papiers ou une nouvelle ration de passeports à tamponner.

Dès le commencement, il avait pris ses distances avec le chignon roux à qui il avait dû le premier jour confier son passeport pour des formalités. La chair molle et lactée de ses gros bras lui inspirait dégoût et fascination, tout comme son nom qu'il trouvait un peu écœurant à prononcer. Rosemonde Goult parlait sans cesse, annonçant les malheurs, prévoyant les disgrâces, traquant les amours malheureuses. Elle était le héraut des intrigues domestiques, des tares secrètes, le porte-enseigne de la rumeur publique. Les trois autres secrétaires, nettement plus jeunes, étaient beaucoup moins bavardes. Comme elles avaient toutes trois un peu la même coiffure, Quentin avait mis du temps à les différencier. Pendant les premiers jours, elles restèrent pour lui un être féminin à trois têtes, plutôt agréable à voir, mais qui ne

lui laissait aucune impression particulière. Ce ne fut que peu à peu que cette créature tricéphale se scinda en trois personnes qui, hormis la fréquentation du même salon de coiffure, étaient très différentes les unes des autres. Lorsqu'il logeait encore à l'hôtel de l'Étoile (nettement moins fastueux que le Grand-Hôtel dont, pour finir, il avait dû régler la note lui-même), mi-gentilles, mi-curieuses, elles l'avaient invité à dîner. Ponctuel et cravaté, il était venu chez elles les bras chargés de trois gros bouquets rigoureusement identiques, et chacune des trois en son for intérieur l'avait trouvé charmant. Mais cette soirée était restée sans lendemain.

Quant aux hommes, pour la plupart ses supérieurs, il n'avait aucune relation avec eux, si ce n'était avec Gaudin, le seul à s'être occupé de lui. Il avait guidé ses premiers pas à Tahès, lui avait montré où faire ses achats. Il l'avait beaucoup aidé aussi lorsqu'il cherchait un appartement. Lui seul, par exemple, avait pensé à lui offrir un plan de Tahès, article paradoxalement introuvable sur place et qu'il fallait commander à l'étranger, dans des librairies spécialisées. Quentin n'avait pas oublié ces attentions, et ils étaient restés un peu amis – un peu seulement, car Paul Gaudin était un homme naturellement réservé.

De temps en temps ils allaient prendre un verre ensemble. Gaudin portait une petite barbiche. Il avait de gros yeux proéminents, toujours un peu tristes, et la première fois que Quentin l'avait vu, il avait trouvé qu'il ressemblait à une chèvre. Par la suite cette ressemblance s'était dissipée et il n'en

avait plus retrouvé aucune trace sur ce visage devenu familier.

Ce fut Gaudin encore qui l'amena dès la première semaine au Club des Sports et Loisirs (le Sportahès). Quentin n'avait jamais eu de goût pour le sport et les sportifs en général lui étaient antipathiques, mais à certains signes il avait compris qu'il arrivait à un âge où il faut être vigilant, et ce qu'il avait toujours raillé: décrire en courant de larges cercles autour d'une pelouse, vêtu d'une disgracieuse tenue de sport, ou bien nager dans un bassin d'un bord à l'autre, il se mit à le faire avec le plus grand sérieux. Il se promit, lorsqu'il serait lui-même membre du Sportahès, d'aller tous les jours à la piscine et de prendre des cours de tennis deux fois par semaine. Il racheta la voiture d'un Belge qui avait dû rentrer brusquement en Belgique. La portière avant droite était cabossée, mais le moteur était en parfait état. Une petite voiture idéale pour circuler en ville.

Une nouvelle vie s'était tissée subrepticement autour de lui, une vie faite d'habitudes récentes, prises à la hâte, mais, semblait-il, déjà figées.

LA TASSE de café restée près du téléphone le renseigna au premier coup d'œil : la femme de ménage n'était pas venue. Il retrouvait l'appartement dans le désordre où il l'avait laissé le matin – ce désordre léger, propre à beaucoup d'hommes qui vivent seuls. La porte-fenêtre qui donnait sur le balcon s'était ouverte, et le vent avait poussé à l'intérieur des débris de feuilles sèches. Une fine poussière recouvrait les meubles.

Il alla fermer la fenêtre en se disant qu'il fallait absolument que Yassa vienne le lendemain pour faire le ménage. C'était déjà le deuxième jour qu'elle était absente. Il pensa avec ennui qu'elle ne reviendrait peut-être plus du tout et qu'il lui faudrait alors chercher quelqu'un d'autre. Cela arrivait souvent. Ces gens venaient on ne savait d'où pour travailler dans les maisons. On ne connaissait d'eux qu'un prénom qui n'était peut-être pas le leur, et rien d'autre. Un beau jour ils ne revenaient pas, et on n'avait aucun moyen de les retrouver ni de savoir pourquoi ils étaient partis, s'ils avaient trouvé une meilleure place ou s'ils étaient morts. Ils disparaissaient sans laisser de trace. On faisait changer les serrures et on cherchait quelqu'un d'autre.

N'était cette éventualité toujours à craindre – la défection de Yassa – Quentin n'était pas fâché qu'elle fût absente, car elle avait une façon bien à elle de jeter sur le carrelage sa serpillière mouillée, puis de frotter le sol à genoux, presque couchée par terre, comme pour montrer tout ce que sa condition avait de misérable. Elle avait toujours l'air souffreteux et las, vrai ou feint, comment savoir ? Il s'y laissait parfois prendre, se sentait confusément coupable d'une faute qu'il aurait commise envers elle et, pour la réparer, il lui abandonnait quelque menu objet de la maison. Puis, immanquablement, il lui en voulait.

Contrairement à son habitude, il devait sortir ce soir-là : Gaudin lui avait demandé comme un service de le remplacer à une soirée, car lui-même devait accueillir sa femme qui rentrait d'Europe après deux mois d'absence. Elle avait dû aller là-bas pour subir une opération.

— Alors vous comprenez, le vernissage du fils des Sanariglia...

Bien sûr qu'il comprenait, et sur le coup il avait même été heureux de pouvoir l'obliger à son tour. Mais lorsque arriva l'heure d'endosser un costume, de mettre une cravate et d'enfiler des chaussettes, il ne voyait plus du tout en quoi sa présence était nécessaire ce soir-là au vernissage d'une quelconque exposition, chez des gens qu'il ne connaissait pas.

Il regarda sa montre. Il était temps pour lui de se préparer. Un coup d'œil par la fenêtre le confirma dans son opinion qu'il faisait un drôle de temps et qu'il serait beaucoup mieux à la maison ce soir-là. L'après-midi touchait à sa fin, la nuit allait tomber peu après. Chaque soir l'obscurité venait tout d'un coup sans qu'aucun crépuscule l'eût annoncée – à moins qu'on n'appelle « crépuscule » ce très bref instant où le ciel éteint vire au mauve. Alors les ténèbres noyaient brutalement la ville, comme si quelque part une gigantesque digue eût cédé.

Il n'était jamais allé chez les Sanariglia, mais il n'eut pas de mal à comprendre qu'on avait bouleversé l'agencement habituel des meubles pour transformer les salons en galerie. Les tables et les canapés, disposés selon un savant hasard et drapés de moires ou de somptueux satins, avaient perdu pour un soir leur fonction première. Les tableaux, tous à dominante caca d'oie, y étaient négligemment posés ici et là. Des quatre angles du salon central des haut-parleurs diffusaient un sifflement monocorde assez désagréable à l'oreille. La maîtresse de maison et mère de l'artiste allait d'un groupe à l'autre en expliquant l'importance fondamentale de la musique pour les arts plastiques. Quentin s'avisa alors que tous les tableaux représentaient exclusivement des diapasons et que le sifflement qu'on entendait n'était pas dû à une mauvaise sonorisation. Dans le salon adjacent on avait dressé un buffet garni de petites choses à manger disposées sur des plateaux, dans des corbeilles, en damiers, en pyramides, en éventails. Il considéra un

moment toute cette architecture délicate et futile, et conclut qu'il n'avait pas faim.

Les invités arrivaient toujours, tout poudreux et les yeux larmoyants, car un violent vent de sable s'était levé. Maintenant qu'il y avait suffisamment de monde, personne ne se sentait plus obligé de regarder les tableaux (d'ailleurs M^{me} Sanariglia, très occupée à serrer des mains, ne quittait plus guère l'entrée). Quentin voulut en profiter pour partir. Un serveur reçut son verre avec gratitude et componction sur un plateau déjà encombré d'autres verres vides souillés de traces de doigts et de rouge à lèvres. Il s'avançait vers la sortie pour prendre congé de M^{me} Sanariglia, lorsque entra un couple très différent des gens qui se trouvaient là.

La femme n'avait pas jugé nécessaire d'éteindre sa cigarette. Elle l'avait simplement passée à sa main gauche le temps de saluer les hôtes et l'avait aussitôt reprise de la main droite. Ses cheveux brun-roux étaient tirés si fort que ses yeux, son sourire et son visage tout entier semblaient fuir vers les tempes pour aller grossir la masse du chignon. Elle était très maquillée et portait une invraisemblable quantité de bijoux (sans doute de vrais et de faux mêlés). L'homme au complet blanc qui l'accompagnait avait une cravate splendide. Quentin pensa que toute sa personne devait correspondre à l'idée que beaucoup de gens se font de la beauté. D'après leur âge, ils pouvaient être mère et fils.

Quentin, qui était sur le point de sortir, fut la première personne qu'ils rencontrèrent. Les noms se diluèrent dans le vacarme des voix. Le sifflement des

haut-parleurs avait sans doute cessé, car un pianiste mystérieusement surgi de nulle part jouait maintenant un morceau qu'on ne parvenait pas à entendre. Il était trop gros et plus très jeune et, d'où il était, Quentin voyait des gouttes de sueur tomber comme des larmes sur son clavier tandis qu'il se livrait à une gymnastique pathétique. Ils répétèrent leurs noms en criant presque. L'homme devait être Italien puisqu'il se prénomma Luigi, mais curieusement la femme l'appela Sacha. Peut-être avait-il mal entendu. La femme avait un nom à consonance russe, ce qui, justement, allait bien avec Sacha.

Tous trois quittèrent assez vite l'endroit, car vraiment on ne s'entendait plus. Dehors, le vent de sable était tombé.

Il se laissa entraîner chez des amis à elle pour finir la soirée. Il y avait là une dizaine de personnes, des gens tous plus jeunes qu'eux, à l'exception d'un homme qui devait avoir une cinquantaine d'années et que Quentin supposa être l'hôte. Il portait une chemisette ornée de cocotiers et riait sans raison apparente, sinon peut-être la présence de sa voisine qu'il prenait sans cesse par le cou en lui disant des bêtises. Son désir évident de paraître plus jeune que son âge le vieillissait. À la réflexion, il devait approcher de la soixantaine. Très antipathique.

La conversation végétait. Tout le monde semblait avoir déjà pas mal bu. Une fille aux allures masculines racontait avec importance sa mission dans le Sud, pour un quelconque organisme humanitaire. Cette misère, personne ne pouvait s'imaginer. Et toutes les nuits des bruits de fusillade. On

avait même tiré sur sa jeep. Quentin ravala un bâillement qui lui fit monter les larmes aux yeux.

À côté de lui, un Américain long et maigre parlait d'une voix pâteuse :

— Votre bain, par exemple, vous le prenez froid d'abord, ça rafraîchit par cette chaleur. Et puis au bout d'un moment, vous avez envie d'avoir chaud, alors vous rajoutez de l'eau chaude, et elle fait plaisir, cette eau chaude. Mais jusqu'où, hein ? Parce que si vous en mettez trop, ça brûle ! Alors ?

Parvenu à cet endroit de son discours, il perdit le fil et se resservit à boire. Quelques instants plus tard il avait tout à fait changé de sujet, car Quentin l'entendit essayer de convaincre la fille qui était assise à sa gauche de venir dormir chez lui :

— Mais, je vous préviens, c'est tout petit chez moi, j'espère que vous aimez faire l'amour debout, lui disait-il.

Là-dessus il se leva et, sans plus s'occuper de la fille, il lança un « Au revoir tout le monde ! », puis demanda à l'homme aux cocotiers s'il pouvait lui donner un peu de pain pour son petit déjeuner du lendemain matin. Complètement oublié d'en acheter.

Quentin, qui s'ennuyait, profita de son départ pour s'en aller lui aussi, et personne ne fit un mouvement pour le retenir.

De retour chez lui, il sortit de sa poche la carte de visite qu'il y avait mise sans la lire et apprit que la femme rencontrée chez les Sanariglia s'appelait Nina Andreïevna Praskine – professeur de danse – et qu'elle n'habitait pas sur le Ring.